

Sarah Bernhardt et la Comédie Française

Lorsqu'il y a vingt-trois ans Mme Sarah Bernhardt quitta la Comédie-Française, son départ fut un événement considérable.

Sarah Bernhardt, en 1872, venant de l'Odéon, avait été engagée à la Comédie. Elle était déjà célèbre. On lui donnait 6000 francs d'appointements; bien des élèves du Conservatoire exigeaient, aujourd'hui, davantage.

"Vous m'avez forcée, écrivait-elle à M. Perrin, à jouer, alors que je n'étais pas prête. Vous ne m'avez accordé que huit répétitions sur la scène et la pièce n'a été répétée que trois fois dans son ensemble.

Que devait faire la Comédie? Un procès, naturellement, comme elle en avait fait un en 1845 à Mme Plessy, qui, un beau jour, avait quitté la Comédie pour se marier, épouser M. Auguste Arnould, et aussi faire une tournée en Russie.

On fit de même pour Mme Sarah Bernhardt, et M. Perrin envoya, chez elle, un huissier pour la sommer de venir jouer l'Aventurière.

Deux maîtres du barreau plaident le procès. Me Allou pour la Comédie-Française et Me Barbour pour Mme Sarah Bernhardt.

Le châtiment sera dans la déchéance progressive du talent de Mme Sarah Bernhardt à travers les hasards qu'elle va courir.

L'éminent avocat se trompait. Plus heureuse que la plupart des autres sociétaires fugitifs, elle eut des succès hors de la Comédie. Car Sardou et Rostand travaillaient pour elle.

UNE PERTE La jeune fille était très riche et le jeune homme était très pauvre.

—Lui.—Vous êtes très riche, n'est-ce pas, mademoiselle?

—Elle.—Oui, je suis évaluée à 75,000 dollars.

—Lui.—Et je suis très pauvre.

—Elle.—Je le sais.

—Lui.—Voulez-vous m'épouser?

—Elle.—Non, monsieur, je ne veux pas.

—Lui.—Je le savais.

—Elle.—Alors pourquoi m'avez-vous demandé?

—Lui.—Je voulais savoir l'effet que cela faisait de perdre 75,000 dollars.

AH, LES VOISINS!

Madame.—Notre voisine passe son temps à parler. Je suis certain qu'elle ne doit pas avoir le temps d'entretenir sa maison.

Monsieur.—Avec qui cause-t-elle ainsi pour perdre son temps?

—Madame.—Avec moi.

AH, LES ENFANTS!

—Maman, le petit vient d'avalier une pièce de cinq sous.

—Va vite chercher le docteur.

—Comment! tu n'as donc pas d'autres cinq sous dans la maison?

LA PREUVE

Monsieur.—Jeannot est-il revenu de l'école?

La servante.—Oui, monsieur.

Monsieur.—L'avez-vous vu?

La servante.—Non, monsieur.

Monsieur.—Comment savez-vous alors qu'il est revenu de l'école?

La servante.—Le chat se cache sous le poêle, monsieur.

LES PATURAGES DE LA BOLIVIE



La Bolivie est renommée pour la qualité de son export en énormes quantités. La photographie nous montre un troupeau dans les montagnes où se trouvent des pâturages les plus beaux du monde.

LE MUSCADET

Il faut bien avouer qu'il est le maître du pays. Chaque année quand il revient, clair, joyeux et tout plein des ardeurs un peu vertes de la jeunesse, on lui fait fête.

On l'appelle partout le vin blanc; mais là-bas, dans l'Ouest, on le désigne par son patronyme: le muscadet. C'est un vin sec, chaud, qui tient du soleil et de la terre marine dans sa verdure.

Sans muscadet, on ne rit pas, on ne chante pas, on ne travaille pas. Les journaliers n'ont plus de bras s'il n'y a pas la barrique, et le facteur n'a pas de jambes.

Dans mon enfance, j'allais passer l'été chez un vieil oncle qu'on appelait dans la famille "le tonton Baptiste". Il vivait dans ses terres, entre un cellier bien garni et son pressoir, vêtu en tout temps d'un complet de chasse on bure rouillée qu'il dénommait "sa peau de singe".

—Desirée! je vas ramasser des escargots!

—Ou bien!

—Desirée! je mets les poules dehors!

Car il avait la pieuse manie d'aver-tir ma bonne tante Desirée, laquelle, d'ailleurs, dormait à poings fermés dans son lit de plume.

Un jour le tonton Baptiste fit abattre deux chènes au bord de sa taille, à quelques cents mètres de la maison. Il avait dessein de refaire ses portails et il fut trouver le père Prinquiau, qui est scieur de long, afin de s'entendre avec lui pour le débit des baliveaux.

Une huitaine après, le père Prinquiau arrive avec son aide, traînant des chevalets et des scies. L'oncle Baptiste n'est pas en retard; il a fait installer le baril au frais, dans le pressoir. On goûte le vin, on trinque.

—Cré matin! c'est d'la bonne année! A la vôtre, m'sieur Baptiste!

Les hommes remplissent un cruchon —un beau cruchon ventru qui tient gaillardement ses deux litres— et s'éloignent vers le chantier. Tonton Baptiste se tourne et crie dans la direction de la maison:

—Desirée! je vas à l'étang!

Cependant Prinquiau et son homme ont fait une station pour têter la cruche. Oh! le temps de se laver la langue! Et on repart, poussant la charrette. Comme le chemin est raide et qu'il faudrait s'arrêter pour caler la roue, ils montent d'une haie en haut, n'est-ce pas, on se dédramatise! Encore un effort. On arrive aux chènes: deux géants gib-

Les Violettes au Sucre

J'étais bien petit lorsque mon arrière-grand-père maternel, le parfumeur centenaire de Grasse, nous raconta l'histoire de son entrevue avec l'empereur; il avait alors six ans.

Qui n'a ses souvenirs personnels sur Napoléon dans les bonnes familles françaises? Qui ne possède l'authentique chapeau du petit Caporal, sous globe, sur la cheminée du salon?

Mon arrière-grand-père Jean-Paul avait donc été chargé, à l'âge de six ans, le 2 mars 1815, de présenter un bouquet de violettes à l'empereur. C'était un lendemain même du retour de l'île d'Elbe, lorsque Napoléon, qui en avait assez du rocher méditerranéen, offrit par les Alliés, s'était embarqué sur l'Inconstant avec Cambonne, Drouot et Bertrand, pour mouiller cinq jours après au golfe Juan.

Je lui laisse la parole, et dites-vous que sa faible voix avait toujours l'assent.

—Je ne fais pas d'histoire, je vais essayer d'aller vite, aussi vite que l'empereur, qui, arrivé à trois heures de l'après-midi sur le littoral et suivi de ses onze cents hommes, en repar-tait à minuit pour Grasse.

—On peut l'envoyer chercher la mort.

Mais, comme il saisit la cruche des mains de son homme, il poussa un juron et s'écria:

—Ben quoi! l'est vide!

Le compagnon avoue, tout pe-naud:

—'L'ons vidée en route...

—Ah! pour le coup c'est trop fort! Le bonhomme se fâche rouge et in-ventive contre l'ivrogne:

—Alors, lui Prinquiau, il allait crever de soif à se casser les bras à l'ou-vrage? Y en avait jamais que pour les mêmes! L'un qui se la coule, l'autre qui burine! Non, mais, pour qui qu'on avait mis la barrique?

—Là-dessus le vieux empoigne le cruchon et tire à son tour vers la maison. Quand il revint, il rapportait bien la bouteille, mais rien dedans. Ce petit muscadet chatouille le palais rieur qu'à la voir; comment diable résister! Prinquiau rigolait en arri-vant au chantier, parce qu'une bonne rasade vous met le soleil en tête et la bonté au cœur. Pour ne pas faire de jaloux, il dit à son homme:

—A ton tour, mon gars!

Et le compagnon prit la cruche, gagna la maison. Et ainsi méthodi-quement s'organisa, de la taille au pressoir de tonton Baptiste, un va-et-vient qu'interrompait seul de temps à autre un bon sommeil à l'abri des saules. Cela dura plusieurs jours. Il avait dessein de refaire ses portails et il fut trouver le père Prinquiau, qui est scieur de long, afin de s'entendre avec lui pour le débit des baliveaux.

—Desirée! je vas ramasser des escargots!

—Ou bien!

—Desirée! je mets les poules dehors!

Car il avait la pieuse manie d'aver-tir ma bonne tante Desirée, laquelle, d'ailleurs, dormait à poings fermés dans son lit de plume.

Un jour le tonton Baptiste fit abattre deux chènes au bord de sa taille, à quelques cents mètres de la maison. Il avait dessein de refaire ses portails et il fut trouver le père Prinquiau, qui est scieur de long, afin de s'entendre avec lui pour le débit des baliveaux.

Une huitaine après, le père Prinquiau arrive avec son aide, traînant des chevalets et des scies. L'oncle Baptiste n'est pas en retard; il a fait installer le baril au frais, dans le pressoir. On goûte le vin, on trinque.

—Cré matin! c'est d'la bonne année! A la vôtre, m'sieur Baptiste!

Les hommes remplissent un cruchon —un beau cruchon ventru qui tient gaillardement ses deux litres— et s'éloignent vers le chantier. Tonton Baptiste se tourne et crie dans la direction de la maison:

—Desirée! je vas à l'étang!

Cependant Prinquiau et son homme ont fait une station pour têter la cruche. Oh! le temps de se laver la langue! Et on repart, poussant la charrette. Comme le chemin est raide et qu'il faudrait s'arrêter pour caler la roue, ils montent d'une haie en haut, n'est-ce pas, on se dédramatise! Encore un effort. On arrive aux chènes: deux géants gib-

UNE FEMME MET AU MONDE TROIS ENFANTS

Clermont-Ferrand.—Au faubourg de la Vidalie, à Thiers, Mme Deluc, femme d'un contremaître de la cou-tellerie Thuel, vient de donner le jour à trois enfants parfaitement constitués, deux garçons et une fille. Elle avait déjà deux enfants âgés de cinq ans et deux ans.

La ville de Venise est construite sur 20 îles et possède 400 ponts.

Les Violettes au Sucre

J'étais bien petit lorsque mon arrière-grand-père maternel, le parfumeur centenaire de Grasse, nous raconta l'histoire de son entrevue avec l'empereur; il avait alors six ans.

Qui n'a ses souvenirs personnels sur Napoléon dans les bonnes familles françaises? Qui ne possède l'authentique chapeau du petit Caporal, sous globe, sur la cheminée du salon?

Mon arrière-grand-père Jean-Paul avait donc été chargé, à l'âge de six ans, le 2 mars 1815, de présenter un bouquet de violettes à l'empereur. C'était un lendemain même du retour de l'île d'Elbe, lorsque Napoléon, qui en avait assez du rocher méditerranéen, offrit par les Alliés, s'était embarqué sur l'Inconstant avec Cambonne, Drouot et Bertrand, pour mouiller cinq jours après au golfe Juan.

Je lui laisse la parole, et dites-vous que sa faible voix avait toujours l'assent.

—Je ne fais pas d'histoire, je vais essayer d'aller vite, aussi vite que l'empereur, qui, arrivé à trois heures de l'après-midi sur le littoral et suivi de ses onze cents hommes, en repar-tait à minuit pour Grasse.

—On peut l'envoyer chercher la mort.

Mais, comme il saisit la cruche des mains de son homme, il poussa un juron et s'écria:

—Ben quoi! l'est vide!

Le compagnon avoue, tout pe-naud:

—'L'ons vidée en route...

—Ah! pour le coup c'est trop fort! Le bonhomme se fâche rouge et in-ventive contre l'ivrogne:

—Alors, lui Prinquiau, il allait crever de soif à se casser les bras à l'ou-vrage? Y en avait jamais que pour les mêmes! L'un qui se la coule, l'autre qui burine! Non, mais, pour qui qu'on avait mis la barrique?

—Là-dessus le vieux empoigne le cruchon et tire à son tour vers la maison. Quand il revint, il rapportait bien la bouteille, mais rien dedans. Ce petit muscadet chatouille le palais rieur qu'à la voir; comment diable résister! Prinquiau rigolait en arri-vant au chantier, parce qu'une bonne rasade vous met le soleil en tête et la bonté au cœur. Pour ne pas faire de jaloux, il dit à son homme:

—A ton tour, mon gars!

Et le compagnon prit la cruche, gagna la maison. Et ainsi méthodi-quement s'organisa, de la taille au pressoir de tonton Baptiste, un va-et-vient qu'interrompait seul de temps à autre un bon sommeil à l'abri des saules. Cela dura plusieurs jours. Il avait dessein de refaire ses portails et il fut trouver le père Prinquiau, qui est scieur de long, afin de s'entendre avec lui pour le débit des baliveaux.

—Desirée! je vas ramasser des escargots!

—Ou bien!

—Desirée! je mets les poules dehors!

Car il avait la pieuse manie d'aver-tir ma bonne tante Desirée, laquelle, d'ailleurs, dormait à poings fermés dans son lit de plume.

Un jour le tonton Baptiste fit abattre deux chènes au bord de sa taille, à quelques cents mètres de la maison. Il avait dessein de refaire ses portails et il fut trouver le père Prinquiau, qui est scieur de long, afin de s'entendre avec lui pour le débit des baliveaux.

Une huitaine après, le père Prinquiau arrive avec son aide, traînant des chevalets et des scies. L'oncle Baptiste n'est pas en retard; il a fait installer le baril au frais, dans le pressoir. On goûte le vin, on trinque.

—Cré matin! c'est d'la bonne année! A la vôtre, m'sieur Baptiste!

Les hommes remplissent un cruchon —un beau cruchon ventru qui tient gaillardement ses deux litres— et s'éloignent vers le chantier. Tonton Baptiste se tourne et crie dans la direction de la maison:

—Desirée! je vas à l'étang!

Cependant Prinquiau et son homme ont fait une station pour têter la cruche. Oh! le temps de se laver la langue! Et on repart, poussant la charrette. Comme le chemin est raide et qu'il faudrait s'arrêter pour caler la roue, ils montent d'une haie en haut, n'est-ce pas, on se dédramatise! Encore un effort. On arrive aux chènes: deux géants gib-

UNE FEMME MET AU MONDE TROIS ENFANTS

Clermont-Ferrand.—Au faubourg de la Vidalie, à Thiers, Mme Deluc, femme d'un contremaître de la cou-tellerie Thuel, vient de donner le jour à trois enfants parfaitement constitués, deux garçons et une fille. Elle avait déjà deux enfants âgés de cinq ans et deux ans.

La ville de Venise est construite sur 20 îles et possède 400 ponts.

Le Mauvais Payeur

Cet exemple a été tiré de l'anti-quité romaine, mais les leçons que s'en dégagent s'adaptent parfaitement à l'époque présente. Peut-être les fervents de la langue latine me sauront-ils gré de puiser dans Tite-Live pour l'instruction de mes contemporains; les amateurs exclusifs de la littérature moderne n'auront, d'autre part, aucune peine à faire les rapprochements qui s'imposent.

Persée, roi de Macédoine, venait d'hériter du trône de son père Philippe IV et de sa haine contre les Romains. Il avait hérité aussi de tous ses vices, hormis la luxure et l'ivrognerie auxquelles il n'était point adonné. Pour le surplus aussi haineux et sanguinaire, aussi arrogant dans la prospérité et plat dans l'adversité, aussi hautain et entiché de ses nobles origines d'ailleurs contestables, enfin aussi avare et dénué de bonne foi.

C'est sur ces deux derniers défauts qu'il convient d'appuyer, parce qu'ils le perdirent.

Philippe qui ne s'était jamais consolé d'avoir été vaincu à Cynocéphale par Titus Quintus, ni d'avoir signé un traité humiliant et onéreux, avait consumé les vingt dernières années de sa vie à préparer secrètement sa revanche et à éluder les échéances du tribut.

Persée persista dans cette tactique, plus sournoisement encore. Quand Rome réclamait son dû, il avait coutume de répondre que toutes ses caisses sonnaient creux; ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir dans le monde entier des agents innombrables chargés de créer à la République des embarras extérieurs et intérieurs.

Eumène, roi de Pergame, le dénonça au Sénat romain: "Vos chances sont inégales, dit ce potentat asiatique introduit dans la curie; Persée prépare la guerre contre vous, tandis qu'envers lui vous observez religieusement la paix."

La patience du peuple-roi était lassée. Le Sénat envoya à Pella des ambassadeurs pour faire des représentations à ce mauvais joueur et le pousser dans ses derniers retranchements. Alors Persée leva le masque.

"Le traité que vous avez passé avec mon père ne me regarde nullement, déclara-t-il cyniquement. Je l'ai ratifié, c'est vrai, parce qu'au commencement d'un règne, la nécessité vous force à tout supporter, mais ce qu'on fait par contrainte ne compte pas." Puis il chassa insolemment les ambassadeurs.

C'était la guerre et Persée ne l'engageait pas à la légère, il faut le reconnaître. Cet homme qui faisait le pauvre quand on lui demandait de s'acquitter, avait exercé de longue date 50,000 bons soldats, et les trésors accumulés dans ses palais étaient si abondants qu'il pouvait entretenir cette grosse armée pendant dix ans, sans toucher à ses revenus. Aussi, pour inspirer confiance au peuple et renforcer le moral de l'arrière, refusa-t-il les subsides que lui offraient les villes de son royaume.

Assez bon général, il en imposait aux troupes par sa prestance et sa haute stature. Sans son regard atone, il aurait même passé pour bel homme.

Tel quel l'entraînant le militaire, et s'il n'eût été dominé par les vices que je viens de signaler, il aurait pu repousser l'armée qui venait de vaincre Annibal.

La guerre dura quatre ans, avec des alternatives de succès et de revers. Il est vrai aussi que ses adversaires firent preuve, presque tous, de mollesse et d'impéritie.

Enfin, Paul-Emile, consul pour la seconde fois, fut appelé au commandement de l'expédition. Ce vaillant hexagénénaire arrivait de Macédoine précédé d'une telle réputation que Persée prit peur et se mit à chercher de tous côtés des alliés.

Un chef gaulois, Claudicus, lui amena 10,000 cavaliers, secours précieux, car l'armée macédonienne comptait à peine 3,000 chevaux. Au cas même où ils n'auraient pas participé aux batailles, ces Gaulois auraient affamé les légions romaines en ravageant les terres par où elles devaient passer. En arrivant, Claudicus déclama la solide promesse. Antigone, trésorier du Roi, répondit qu'on ne paierait qu'à la fin des hostilités. Il ne voulait même pas verser la moitié de la somme, en témoignage de sa bonne volonté.

Se voyant joués, les Gaulois se retirèrent dignement, mais en se retirant, ils ruinèrent de fond en comble la province de Thrace d'où la Macédoine tirait son ravitaillement, et c'est Persée qui fut affamé.

Persée, dénué de rancune, se tourna alors vers le roi de Pergame. Eumène, dépourvu de scrupules et de convictions, accorda, soit son alliance, soit sa médiation mais il taxa la première attitude à 1,500 talents et la seconde à 1,000.

D'accord, répliqua Persée, je ferai transporter 1,500 talents de Pella à Salonique, et ils seront à vous, la guerre terminée.

M. Cuno, en garantie de sa loyauté, proposerait de transférer toute son encaisse métallique du Berlin à Francfort qu'il ne ferait pas une proposition plus saugrenue. Eumène

—Il faut toujours commencer par le bas et finir par le haut.

—Pas toujours.

—Comment cela?

—Damel! on ne creuse tu puits,

n'en fut pas dupe. Il déclara sa neutralité, et cette neutralité fut si bienveillante à l'égard des Romains qu'elle ne contribua pas peu à l'issue de la campagne.

Prive, par sa faute, de ces deux concours, Persée s'adressa à Gentius, roi d'Illyrie, prince pauvre auquel il promit 300 talents pour prix de son alliance.

Comme il avait l'intention de le frustrer de ce petit bénéfice, il n'hésita pas à lui faire le coup classique "de la valise," encore en honneur dans le monde des pickpockets.

Laissons la parole à Tite-Live: "Après avoir fait compter aux agents de Gentius les 300 talents convenus, il leur permit de sceller de leurs cachets les sacs qui les contenaient, à l'exception de 10 qu'il envoyait à Pantachus avec l'ordre de les remettre sur-le-champ au roi, mais il prescrivit aux porteurs du reste de l'argent, scellé du sceau des Illyriens, de marcher à petites journées et, quand ils seraient arrivés sur les frontières de la Macédoine, de s'y arrêter et d'attendre des ordres.

"Gentius, après avoir reçu cette faible somme, pressé par Pantachus de commencer les hostilités, fit jeter en prison les ambassadeurs romains, Perpenna et Pétillius. A cette nouvelle, Persée, jugeant qu'il s'était mis dans l'absolue nécessité de faire la guerre, envoya ordre aux porteurs de l'argent de revenir sur leurs pas..."

Gentius, éperdu, réclama le soldé à grands cris, mais son "employeur" répondit qu'il avait assez donné et n'estimait pas à propos de persévérer dans cette voie.

Obligé de faire la guerre sans argent, avec une armée mal nourrie et mal équipée, le roi d'Illyrie fut battu, pris et réservé pour le triomphe du préteur Anicius, en un mois de temps, de telle sorte qu'à Rome on apprit la fin de cette expédition avant de savoir qu'elle eût commencé.

Le tout pour 10 talents (555,000 francs de notre monnaie). A peine les gages d'un bon gladiateur, observe Tite-Live.

Renforcé par les 10,000 hommes d'Anicius, Paul-Emile eut bien vite fait de réparer les fautes de ses prédécesseurs. Ayant acculé toute l'armée de Persée sous les murs de Pydna, il la détruisit en un jour et s'empara rapidement de toutes les villes de Macédoine. A Pella, il fit enfoncer le coffre-fort royal et n'y trouva que les 290 talents escomptés à Gentius.

Persée avait emporté tout le reste, plus de 4,000 talents en comptant le mobilier, dans l'île de Samothrace où il s'était enfui.

Il y fut découvert, pris et réservé au triomphe.

Ce triomphe de Paul-Emile fut le plus beau que Rome ait connu, et la description qu'en fait Tite-Live est une des plus belles pages de son histoire. Hélas! je dois me borner à de très courts extraits.

"La pompe du spectacle fut ordonnée de manière à durer trois jours... 3,000 hommes portaient 750 vases contenant chacun 3 talents..."

"Après ses fils et sa fille, marchait, avec sa femme, Persée en habit de deuil, encore plongé dans la stupeur de la défaite..."

Gentius, lui aussi, subit pareille humiliation, mais en rentrant chez lui il mourut d'apoplexie, suffoqué d'indignation.

Persée se remit de son émotion et le Sénat lui permit de terminer dans une villa de Campanie son existence lamentable.

Son royaume fut coupé en quatre provinces organisées de telle sorte que les tronçons ne pouvaient se rejoindre; et désormais ce pays demeura tranquille.

Que n'a-t-on coupé l'Allemagne, non pas en quatre, mais en quarante, voire en quatre cents morceaux. Les Allemands vivraient plus heureux... et nous aussi!—Martial de Pradel de Lamasse.

MALADRESSE

Le mari.—Ma chère amie, j'ai fait tomber mon lorgnon dans les cabinets.

Sa femme.—Mais, on a pas idée de cela, où diable! avait-tu donc la tête?

SUR LA RUE

—Mais pourquoi fais-tu un saut chaque fois que tu entends une automobile corner?

—Parce que ma belle-mère a été enlevée par un chauffeur et, alors, chaque fois que j'entends une automobile, il me semble que c'est le chauffeur qui me rapporte ma belle-mère.

LA CAUSE

La maman.—Comment se fait-il que je t'ai surpris te laissant embrasser par ce monsieur?

Jeannette.—Il ne m'embrassait pas, maman, il regardait la couleur de mes yeux.

La maman.—Il était bien près de toi.

Jeannette.—Il est si myope, maman!

SON REVE

Eusèbe.—J'ai fait un rêve délicieux la nuit dernière. J'ai rêvé que je vous demandais en mariage, que vous m'avez acceptée et que vous m'avez dit d'aller voir votre papa.

Blanche.—Et qu'est-ce que papa a répondu à votre demande?

Eusèbe.—Je ne sais pas, mon rêve est un peu embrouillé, mais lorsque je me suis réveillé j'étais sur le plancher de la chambre.